

THÉÂTRE

ÇORPS ÉTRANGER

MANFRED KARGE / MATTHIAS LANGHOFF
FRANÇOIS CHATTOT / EMMANUELLE WION

CRÉATION 2021

THÉÂTRE



© Visuel Catherine Rankl - photo Julien Piffaut

DISPONIBLE EN TOURNÉE À PARTIR DE MARS 2022

ÇORPS ÉTRANGER

Manfred Karge / Matthias Langhoff

Avec François Chattot, Emmanuelle Wion

Texte **Manfred Karge**

Traduction **Irène Bonnaud**

Mise en scène **Matthias Langhoff**

Avec **François Chattot** (Ella/Max Gericke), **Emmanuelle Wion** (Otilie, la patronne de la buvette),

Julien Levallet (son homme à tout faire)

Assistanat à la mise en scène **Véronique Appel**

Décor et peinture **Catherine Rankl**

Musique **Frédéric Fresson**

Régie lumière **Christophe Renon**

Costumes **Chantal Bachelier**

Accessoires et décoration **Mathilde Merius**

Construction décor **Atelier Devineau, Stéphane Guellec**

Répétitrice **Léa Hübner**

Assistanat scénographie **Léo Lévy-Lajeunesse**

Production **Espace des Arts, Scène nationale Chalon-sur-Saône** • Coproduction **Cie Service Public / Théâtre National de Nice, Centre Dramatique National Côte d'Azur / Théâtre Sénart, Scène nationale**

Textes du dossier **Matthias Langhoff** • Traduction française **Irène Bonnaud**

TOURNÉE 21/22

ESSAIS

Espace des Arts, Scène nationale
Chalon-sur-Saône - Théâtre Piccolo
21 > 27 juillet 2021 (relâche le 25)

Théâtre national de Nice
Date en cours

Le Cas Maria Einsmann



Maria Einsmann

Le 4 mars 1959 mourut à Mayence, dans sa quarante-septième année, une femme estimée et aimée par beaucoup, Maria Einsmann. Elle avait vécu quarante ans dans la ville. Elle était modeste et généreuse, aimait faire de la bonne cuisine, et on la voyait souvent passer dans la Leibnizstrasse, dans le quartier de Mainz-Neustadt, toujours droite comme un i, avec sa mince tresse de cheveux gris qu'elle accrochait en chignon avec des épingles. Les enfants du voisinage l'appelaient « Mamie ». Elle n'était pas mariée. Derrière son cercueil, il y avait une vieille femme et ses filles - ces dernières l'appelaient toujours « Tata ».

Le 20 août 1932 un avocat commis d'office lut devant le tribunal de grande instance d'un quartier de Mayence le rapport d'expertise de l'Institut de Sexologie Magnus Hirschfeld de Berlin qui attestait que l'accusée souffrait d'une névrose du travestissement, une pulsion incontrôlée qui la poussait à se déguiser. L'accusée était une travestie appartenant à la « quatrième catégorie des stades sexuels intermédiaires » où Magnus Hirschfeld rangeait les personnes dont « la constitution spirituelle et sensuelle » tendait vers l'autre sexe : par exemple, des femmes dont « l'énergie et la générosité, la capacité d'abstraction et d'approfondissement des notions, l'audace, la rigueur et la rudesse dépassaient celles de l'homme moyen. »

Le rapport d'expertise devait permettre de conclure à l'irresponsabilité pénale de l'accusée. Mais cette dernière - Maria Einsmann donc - rejeta résolument toute idée de tendance transsexuelle. Elle assumait ce qu'elle avait fait. Le tribunal de grande instance de Mayence condamna Einsmann à un mois de prison pour détournement d'enfants, falsification intentionnelle d'état-civil et faux en écriture.

Pendant douze ans, tout alla bien. Pendant douze ans, personne à Mayence n'avait pensé une seconde que l'ouvrier consciencieux, le syndicaliste engagé, le membre de deux chorales d'église, le père de famille attentionné Joseph Einsmann était en réalité une femme nommée Maria Einsmann.

Elle était venue au monde sous le nom de Maria Mayer le 4 janvier 1885 à Bruchsal, et en mai 1912 elle avait donc épousé ce Joseph Einsmann dont elle prit l'identité à Mayence. Le mariage était tout sauf heureux, elle était maltraitée par son mari et elle se sépara de lui pendant la Première guerre mondiale. Un divorce fut même prononcé sans qu'elle le sache en 1923. Celle qui fut sa compagne pendant la plus grande part de sa vie, Helene Müller - Maria avait fait la connaissance lorsqu'elle travaillait à l'usine de munitions de Pforzheim - était elle aussi divorcée.

C'est dans l'espoir d'y trouver du travail que Maria Einsmann et Helene Müller avaient déménagé à Mayence en 1919. Mais les chances qu'une femme trouvât alors un emploi y étaient aussi minces qu'à Pforzheim. Il n'y avait

d'offres d'emploi que pour les hommes qui rentraient de la guerre. Pour les femmes qui pendant quatre années avaient travaillé dans ces mêmes usines, il n'y avait plus aucune place disponible.

Voilà à quoi ressemblait l'Appel aux femmes salariées qu'avait publié dans les journaux le ministre du Land de Hesse pour la démobilisation économique : « C'est pourquoi le devoir de chaque femme aujourd'hui - quel que soit son métier - est de céder la place aux hommes qui rentrent de la guerre ou doivent se reconverter après avoir travaillé dans les industries d'armement. Les femmes ont compris où étaient leurs devoirs au début de la guerre et pendant la guerre, la patrie attend d'elles qu'elles le comprennent aujourd'hui aussi. »

Mais il fallut bien que Maria Einsmann et Helene Müller trouvent du travail pour assurer la survie de leur famille. Des attentes de la patrie dont parlait l'Appel du ministre, elles ne pouvaient pas vivre, en tous cas pas du genre d'activités et de salaires qu'on accordait aux femmes.

Le hasard leur vint en aide. Quand elle s'était séparée de Joseph, Maria avait emporté un costume qu'elle lui avait acheté avec son propre argent. Sans autre forme de procès, elle enfila le costume, se fit couper les cheveux, et se présenta en homme au bureau d'embauche de Mayence.

Si elle put se faire passer pour Joseph avec succès, c'est qu'elle avait trouvé dans le costume des papiers d'identité au nom de Joseph Einsmann. Elle avait ainsi la « preuve » de son identité - bientôt elle trouva du travail.

Le bureau de placement envoya d'abord Maria déguisée en Joseph travailler dans le parc automobile des régiments français qui étaient stationnés à l'époque à Mayence, ensuite elle fut embauchée par une société de gardiennage, puis par d'autres firmes encore. A la fin, c'est à dire au moment où l'affaire fut découverte en 1931, Maria/Joseph travaillait dans l'atelier typographique des usines Erdal : ses collègues l'avaient surnommé Jojo. Quand elle devait se rendre aux toilettes, sans qu'on le remarquât, elle se servait d'un chausse-pied placé dans l'ouverture de la braguette, et elle le pressait avec tant d'adresse pour qu'il colle à l'urètre que l'urine descendait par cet instrument et elle pouvait pisser debout comme les autres.

Helene Müller de son côté travailla comme femme de chambre dans un des hôtels réquisitionnés par les Français, puis comme ouvrière dans différentes usines de Mayence.

Si Jojo Einsmann n'avait pas eu cet accident du travail qui lui donnait droit à une pension, Maria Einsmann aurait sûrement pu vivre et travailler déguisé en homme plus longtemps encore et sans léser quiconque. Mais à Berlin, le bureau d'assurance s'aperçut que deux cartes d'invalides avaient été émises en même temps au même nom de Joseph Einsmann.

On s'aperçut que Maria était Maria et non l'époux d'Hélène Müller, non le père de ses deux enfants qui étaient venus au monde à Mayence en 1921 et 1930. La découverte de cette femme en habits d'homme attira en août 1931 l'attention de la presse - la couverture médiatique fut énorme. Les journaux, allemands comme étrangers, se jetèrent sur cette histoire. Et derrière les titres à sensation, on pouvait sentir dans beaucoup d'articles une pointe de compréhension et de respect. Le respect pour une femme qui avait fait ce qu'elle avait fait à cause de la misère, n'avait pas reculé devant le travail et avait nourri sa famille. Le respect pour une femme qui ne voulait pas recourir à la charité publique et qui avait tenu le coup « en homme ».

Mais d'autres voix s'élevèrent encore. Dans le Populaire du 20 août 1931, un collègue de travail de Maria Einsmann écrivit ce qui suit sous un titre qui disait Joseph, alias Maria, notre camarade : « Mayence, et même l'Allemagne tout entière, a une sensation à offrir au monde, écrivait hier le Populaire. Tout le monde veut la voir, cette femme. Moi, c'est à l'auteur de cet article auquel j'aimerais dire deux mots. Jojo Einsmann a été mon collègue à la Fédération pendant six ans. C'est quand il travaillait comme typo dans l'atelier des usines Erdal qu'il a adhéré, sous le nom de Joseph Einsmann, à la Fédération des Ouvriers du Livre. Il y a peu de temps encore, on l'a félicité de sa guérison après un accident du travail. On lui a tous serré la main, qu'il avait petite et dure. Moi maintenant je ne sais plus que penser. Je ne sais pas comment je dois m'adresser à lui. Je n'arrive pas à dire « Maria » à mon ancien camarade. Le collègue Einsmann a tenu le coup avec nous pendant une grève et un lock out qui a duré plusieurs semaines, il était quelqu'un sur qui on pouvait compter. Il est allé parler dans d'autres réunions de grévistes, dans d'autres usines. Il n'a jamais été du genre rabat-joie. Quand on se faisait une petite soirée entre copains après une réunion, il ne rechignait pas à jouer aux dés avec nous et à boire son demi de bière. Quand à l'occasion on râlait contre l'attitude plus que fluctuante des ouvrières, il répondait comme pour les excuser : « c'est que des bonnes femmes, on peut pas compter sur elles. » Il devait bien le savoir, c'était lui souvent notre confident. Est-ce que quelqu'un aurait pu supposer qu'il y avait quelque chose de pas clair chez lui ? Comme il avait le cul plutôt rembourré, on faisait bien une blague de temps en temps. Mais la bave du crapeau n'atteint pas la blanche colombe. Jojo répondait toujours avec un sourire bonhomme : « Quand on a de quoi, on prend ses aises ». Il faisait son boulot difficile de façon hyper consciencieuse, et il a toujours été loyal envers son organisation professionnelle - un vrai bon camarade. On l'en remerciera toujours.

Mais on tombe des nues, c'est sûr. On n'arrive pas à comprendre que Jojo n'est plus Jojo. La conclusion qu'en tire le Populaire, que les femmes peuvent faire le même boulot que les hommes et doivent aussi recevoir le même salaire, en soi c'est juste, mais la firme Werner&März, elle, calcule ça autrement. Elle dit : que ce travail peut être accompli par une femme, Madame Maria Einsmann l'a prouvé. Du coup, elle a mis une femme au poste de Joseph. Jojo ! T'as refilé un tuyau au capitalisme avide de profits, et ça, ça signifie des pertes pour la classe ouvrière ! Parce que ton salaire journalier, la femme qui te succède, ils vont lui en payer qu'une partie, vu qu'elle porte pas tes pantalons ! ».

Mais le respect qu'on leur témoignait en public ne suffit pas à protéger Maria Einsmann et Helene Müller du glaive de la justice. Elles s'étaient rendu coupables de faux en écriture, de falsification intentionnelle d'état-civil et de détournement d'enfants, car devant l'état-civil, Maria avait prétendu être le père des deux enfants d'Helene. Et pour couronner le tout, Maria avait été aussi témoin d'un mariage sous le nom de Joseph.

Le greffier du tribunal de grande instance enregistra la déposition de Maria le 20 août.

Maria Einsmann : *« Quand je me suis séparée de mon époux il y a douze ans, j'ai trouvé dans un de mes placards un costume que mon époux avait oublié là. Je me trouvais alors dans une situation désespérée, je n'avais pas d'emploi et ça faisait des semaines que je me cassais la tête à me demander comment j'allais arriver à m'en sortir. Tout à coup j'ai pensé qu'un homme trouve plus facilement du boulot qu'une femme, j'ai enfilé ce costume qui était là, et je me suis présentée à une usine qui avait fait passer une annonce comme quoi elle cherchait des ouvriers. Ils m'ont engagée comme manœuvre, et je me suis acquittée du boulot en donnant pleine satisfaction à mon supérieur. À ce moment-là, mon amie, Madame Müller, qui elle aussi était au chômage, m'a rendu visite. J'ai fait en sorte qu'elle trouve du travail dans la même usine, et elle s'est installée chez moi. Madame Müller qui presque au même moment était en train de divorcer de son mari, entretenait des relations avec un homme dont elle recevait une petite pension. Cette relation eut des suites : Madame Müller, presque chaque année, tombait enceinte et avait un enfant. Pour protéger cette pauvre femme des ragots qui circulaient en ville, je me suis rendue par trois fois chez le juge et j'ai reconnu les enfants. J'ai travaillé dans différentes usines comme métallurgiste, ouvrier du bâtiment, gardien de nuit, portier. Je gagnais bien ma vie, j'entretenais la famille. »*

Le juge :

« Racontez nous à présent comment on a découvert le pot aux roses. »

Maria Einsmann :

« Les derniers temps, je travaillais dans une usine métallurgique, où j'avais même été promue contremaître. Il y avait quatre personnes qui travaillaient sous ma surveillance. Pour mon malheur, je me suis blessée à la main et j'ai été transportée dans le bâtiment pour hommes de l'hôpital municipal. Ma blessure a guéri et j'ai pu retourner à l'usine. C'est quand la caisse d'assurance maladie a ordonné une visite médicale et que le médecin a insisté pour faire un examen complet que la combine a été découverte. »

À la fin d'environ trois heures de débats, le verdict tomba : un mois de prison avec sursis pour Maria Einsmann et quatre semaines, également avec sursis, pour Helene Müller. Il fallait aussi qu'elles paient les frais de la procédure. Les deux femmes ne firent pas appel.

Sur la suite des événements, on sait peu de choses. Maria Einsmann et Helene Müller continuèrent à habiter ensemble Hintere Bleiche 2. Elles ne purent conserver leurs postes chez Erdal. Un temps, Maria vendit des cartes postales dans la rue qui la représentaient elle en homme, avec Helene et les enfants. Puis elle espéra sans doute que l'histoire de sa vie, même si elle avait pu constituer un revenu d'appoint pour elle et sa famille, tomberait dans l'oubli après 1933 et la prise de pouvoir par les Nazis. C'était une histoire qui ne cadrerait pas avec l'image internationale de la nouvelle Allemagne dont Joseph Goebbels traçait les contours en hurlant à la radio, ce nouveau medium tant aimé du nouveau pouvoir :

« Mais nul n'a le droit de le taire : ce qui appartient à l'homme doit rester l'apanage de l'homme. Entre autres choses, la politique, et toutes les qualités dont a besoin un peuple pour se défendre. L'expression « émancipation des femmes » n'est qu'une invention de l'intellect juif. Nous ressentons comme déplacé une femme qui s'introduit dans le monde de l'homme, nous ressentons au contraire comme naturel que ces deux mondes restent séparés. »

À peu près à la même époque, à Paris, quatre écrivains exilés : Magnus Hirschfeld qui avait fondé l'Institut de Sexologie de Berlin où Maria Einsmann avait été examinée, Anna Seghers, une autrice marxiste originaire de Mayence dont les livres remportaient grand succès, Bertolt Brecht et sa collaboratrice Margarethe Steffin, se réunirent pour fonder une société d'auteurs - le D.A.D., le Deutsche AutorenDienst (Bureau des Auteurs Allemands).

Hirschfeld espérait fonder en compagnie de son ami, le médecin Edmond Zammert, un nouvel « Institut des Sciences sexologiques » à Paris, au numéro 24 de l'avenue Charles Floquet. Il pensait ainsi pouvoir mettre en sûreté l'œuvre de sa vie, les archives et la bibliothèque de son institut berlinois où se trouvait d'ailleurs son expertise au

sujet du cas Maria Einsmann. Mais les Nazis ordonnèrent la fermeture de l'Institut de Sexologie de Berlin et le 6 mai 1933, il fut pillé et détruit par des étudiants de l'Université Allemande pour la Culture Physique. La bibliothèque de l'institut et les archives finirent incendiées, avec un buste du fondateur Magnus Hirschfeld, dans un autodafé de livres sur la place de l'Opéra à Berlin. Avec les livres d'Anna Seghers, de Bertolt Brecht et de beaucoup d'autres.

Les auteurs brûlés à Berlin tentèrent d'unir leurs forces en exil : en s'apportant de l'aide mutuelle, ils espéraient commercialiser leurs nouveaux travaux et les faire circuler traduits en d'autres langues que l'allemand.

Seghers, qui était de Mayence, se souvint du cas Maria Einsmann et tenta d'en faire quelque chose, elle essaya plusieurs approches.

Un homme, un père de famille, épuisé par une longue période chômage, meurt avant d'avoir pu occuper le poste de confiance qu'on lui offrait : gardien de nuit dans une usine. Sa femme Katharina se présente à sa place, occupe le poste, soutenue par Marie qui s'occupe des enfants. Katharina perd son travail quand la combine est par hasard percée à jour, mais on la garde dans l'usine comme femme de ménage. C'est en deux mots l'intrigue de l'esquisse intitulée *Le Poste de confiance*. Ce texte fut sans doute la première tentative de Seghers pour raconter cette histoire. Elle raconte les faits, brièvement, sans chercher à intégrer le matériau à une perspective déterminée.

Il en va autrement dans la nouvelle *Le soi-disant Rendel*, écrite aussi dans les années 30. L'action est située en 1932 dans la ville allemande de M. Ce qui n'était encore qu'esquisse dans *Le Poste de confiance*, personnages, intrigue, gagne ici beaucoup en profondeur narrative, qui, comme c'est toujours le cas chez Seghers, avance en alternant une description précise de la psychologie des personnages et une évocation du contexte social de leurs actes. La petite communauté née de la solidarité de deux femmes et de leur détresse existentielle fait soudain face à une contradiction intenable à cause de leur désir d'amour et de leur commune envie d'une relation sexuelle avec un homme. Mais Marie comme Katharina se décident toutes deux pour leur partenaire féminine et donnent la prévalence à leur sororité sur tout attachement à un homme. *Le Poste de confiance* devait sans doute servir de synopsis à un film, Seghers y a travaillé pendant son exil français en compagnie de Hans Richter et Frederick Kohner.

Ce texte arriva dans les mains de Brecht, sans doute par l'intermédiaire du Bureau des *Auteurs Allemands* dont s'occupait Margarete Steffin. C'est vraisemblablement en collaboration avec cette dernière que Brecht écrit en 1934 la nouvelle *La Place de travail* ou *Tu ne mangeras pas ton pain à la sueur de ton front*. Mais par rapport à Seghers, Brecht et Steffin s'intéressent à d'autres aspects de l'histoire, déplacent les accents. Alors que Seghers se souciait surtout de ce que signifiait pour les deux femmes un échange de sexe forcé, contraint par le chômage et la misère, Brecht et Steffin se concentrent sur les relations socio-économiques qui poussent soudain des êtres humains à changer de sexe, c'est à dire au fond à abandonner leur identité.

Seghers se souvenait sans doute de l'affaire à cause d'articles lus dans *les Nouvelles de Mayence*, mais elle n'avait pas retenu le nom « Maria Einsmann » - il n'apparaît dans aucune des versions de l'histoire qu'elle a écrites : *Le Vêtement étranger*, *Le soi-disant Rendel*, *Il n'y a pas de Katharina ici*, *Pas le temps pour des larmes*. L'héroïne de Brecht s'appelle Hausmann, ce qui sonne très proche de Einsmann, mais elle n'a pas de prénom, on ne l'appelle que « la Hausmann ».

On a trouvé le texte de Seghers *Le Poste de confiance* dans les papiers de Brecht après sa mort, mais il n'a été publié qu'après la mort de Seghers elle-même en 1990.

Manfred Karge ne connaissait ni *Le Poste de confiance* ni la nouvelle *Le soi-disant Rendel*. Il ne connaissait que la version de Brecht, mais l'histoire de Maria Einsmann ne lui était pas complètement inconnue. En 1987, à l'occasion d'une représentation de sa pièce, il écrivait ceci :

« Quelqu'un un jour quelque part m'a raconté l'histoire d'une jeune femme qui, à l'époque de la grande crise, a essayé de sauver la place de travail de son mari défunt en jouant le rôle du mort, en se déguisant et par d'autres tromperies semblables. Sa tentative avait vite échoué. C'est un article de journal qui avait révélé l'affaire.

En lisant la nouvelle de Brecht, *La Place de travail*, j'ai pensé que lui aussi devait connaître cette histoire. Au printemps 1982, j'ai décidé de m'en servir pour écrire une pièce de théâtre. Dans mon esprit, ce devait être une « biographie allemande », un monologue qui refléterait les dernières décennies de l'histoire allemande. Dans le répertoire théâtral, on ne manque pas de scènes de travestissement pour raisons érotiques, mais à ma connaissance il n'y en avait pas encore pour raisons sociales.

En juillet - août 1982, dans une maison de vacances en Provence, au milieu de champs de lavande en fleur, à une distance donc suffisante du lieu des événements, naquit ma pièce.

En janvier 1987, je reçus par hasard la copie d'un article de journal qui était à l'origine du sujet. Des années après, je regardai bouleversé le visage de la femme dont l'acte m'avait tellement touché. Et je lus avec stupéfaction qu'elle était arrivée à jouer son « rôle » pendant douze ans. Moi qui pensais que c'était la littérature qui m'avait

autorisé à mettre en scène une tromperie si parfaite et si durable, que c'était pure licence littéraire... »

Comme Karge travaillait à ce moment-là à Vienne, l'article qui lui est tombé entre les mains venait sans doute d'un journal autrichien qui en 1931 avait rapporté ce fait divers qui avait fait grand bruit dans la presse européenne de l'époque et avait imprimé une photo de Maria sans donner son nom. Si Ella Gericke ressemble davantage à la vraie Maria Einsmann que la Katharina de Seghers ou la Madame Hausmann de Brecht, c'est sans doute à cause de l'émotion que ressentit Manfred Karge, lui qui se présente comme fils « de petites gens », en regardant le visage de cette femme dans le journal.

La mère de Manfred Karge mourut peu après sa naissance et son père mourut juste après la fin de la guerre. Karge avait sept ans. Une ouvrière de la fabrique de chapeaux où son père était contremaître l'adopta. Je l'ai connue, il me l'avait présentée comme étant sa mère. Elle travailla dans cette usine jusqu'à la fin de sa vie. La RDA n'était pas un État selon son goût, mais elle n'a jamais songé à emmener son fils à l'Ouest. Le responsable à l'usine disait toujours : « *Notr' Dame Karge / Elle compte pour deux* ». Quand je regarde la photo de Joseph/ Maria Einsmann, j'ai l'impression de voir un frère de Maman Karge.

Le 6 mars 2020, on a inauguré à Mayence, dans le quartier de Mainz-Neustadt, la place Maria Einsmann. Deux jours après, c'était le soixante et unième anniversaire de sa mort, deux jours après c'était la quatre vingt onzième fois que fut fêté le 8 mars, la Journée Internationale des Droits des Femmes.



Par hasard, j'ai été la première personne à donner le nom de Maria Einsmann et à raconter son histoire à Manfred Karge. Il a ensuite changé l'épilogue de sa nouvelle version de *Corps étranger* :

*« Ça sonne invraisemblable, mais c'est une histoire vraie.
Une femme a traversé tout ce qu'on a raconté.
Pour s'habiller, pour survivre, pour arriver à manger,
Elle a tout donné - pour ça nous voulons l'honorer.*

*Au début on n'connaissait l'affaire que par oui-dire,
Alors notre propre histoire on s'est plu à conter.
Aujourd'hui on sait mieux qu'elle a vécu le pire.
Les plus beaux fruits sont toujours durs à attraper.*

*Y a un truc que cette femme a toujours bien compris :
La vie n'fait pas d'cadeau - faut l'savoir en conscience,
Maria Einsmann, son nom, enfi n dans la vraie vie,
Parce qu'en Joseph Einsmann elle vivait à Mayence. »*

Il ne faut pas cacher que *Corps étranger* est aussi un merveilleux hommage à Ella Karge.

Annexe 1

Maria Einsmann



Maria Einsmann en Joseph, entourée de sa famille, et jouant de la cithare

En juillet 1919, Maria Einsmann et Hélène Müller ont déménagé de Bruchsal à Mayence. Elles s'étaient connues en 1916 dans une usine d'armement. Avant, elles vivaient toutes les deux des mariages à problèmes. Einsmann était maltraitée par son mari. Mais les deux époux furent appelés sous les drapeaux et tués à la guerre.

Avec la fin de la guerre, il n'y avait plus guère d'offres d'emploi pour les femmes. Einsmann et Müller se retrouvèrent par hasard à Wiesbaden. C'est là que mûrit l'idée qu'Einsmann pouvait mettre le costume de son mari, Hélène fournirait la chemise, le col et la cravate. Un coiffeur mit la dernière touche aux cheveux coupés à la hâte. Et elles partirent pour le bureau d'embauche de Mayence. En chemin, Einsmann trouva dans le costume les papiers de son mari. Elle trouva son premier emploi masculin pour s'occuper du parc de la caserne française. Hélène Müller travaillait chez les officiers français. Plus tard, Einsmann a travaillé comme gardien pour une société de gardiennage, fit des travaux de terrassement à la campagne, de repassage pour une boutique de tailleur, et enfin ouvrier à la chaîne à l'usine Erdal.

Ce fut finalement un accident du travail chez Erdal qui fit découvrir l'escroquerie. Elle se blessa si gravement qu'il fallut lui amputer un doigt à l'Hôpital Saint-Vincent. Lorsqu'une pension lui fut attribuée à la suite de son accident, la compagnie d'assurance établit qu'il y avait deux personnes vivant en Allemagne sous le nom de Josef Einsmann. Maria, qui avait à ce moment-là 46 ans, avoua tout lors de l'interrogatoire de police. Le tribunal de grande instance de Mayence la condamna en 1932 à un mois de prison pour dissimulation d'enfant, changement d'identité et faux en écriture. Hélène Müller, la femme avec laquelle elle vivait, fut elle aussi condamnée à quatre semaines de prison, avec sursis.

La Volkszeitung intitula en 1932 un article « Maria Einsmann, une femme courageuse. » Dans la Frankfurter Zeitung, on pouvait lire en 1931 : « On parle avec respect de Maria, on l'appelle courageuse et capable. Dans le petit logement modeste, tout est propre et rangé. » D'après le Bulletin de Mayence, elle avait « bien tenu sa place de ténor dans les chœurs des églises de Saint Stéphane et Saint Emmeran. » Dans leurs certificats, ses employeurs la recommandaient chaudement. Elle fut même, paraît-il, témoin à un mariage. Le président du tribunal finit par dire que, « d'un certain point de vue », il fallait lui tirer son chapeau. Dans les attendus du jugement, on souligna que « la situation économique fut le seul mobile de sa conduite ».

Maria Einsmann et Hélène Müller vécurent ensemble jusqu'à la mort de Maria.

Annexe 2

Bertolt Brecht

LA PLACE OU À LA SUEUR DE TON FRONT TU NE MANGERAS PAS DE PAIN

Dans les décennies qui suivirent la guerre mondiale, le chômage général et l'oppression des classes inférieures ne cessèrent de grandir. Un événement qui se produisit dans la ville de Mayence montre mieux que tous les traités de paix, livres d'histoire et statistiques, l'état de barbarie où leur incapacité de maintenir leur économie en activité autrement que par la contrainte et l'exploitation avait jeté les grands pays européens. Un jour, en 1927, la famille Hausmann, de Breslau, composée du mari, de la femme et de deux jeunes enfants, et qui se trouvait dans la plus grande misère, reçut d'un ancien compagnon de travail de Hausmann une lettre où il lui offrait sa place, un poste de confiance, qu'il avait l'intention d'abandonner à cause d'un petit héritage qu'il venait de faire à Brooklyn. Cette lettre jeta la famille, que trois ans de chômage avaient menée au bord du désespoir, dans une fièvre d'excitation. Le mari quitta sur-le-champ son lit de malade - il avait une pleurésie -, dit à sa femme de mettre l'indispensable dans une valise et dans diverses boîtes en carton, prit les enfants par la main, indiqua à sa femme la façon dont elle aurait à liquider leur misérable mobilier, et en dépit de son état de faiblesse se rendit à la gare. (Il espérait, en emmenant avec lui les enfants, mettre son ancien collègue devant le fait accompli). En proie à une forte fièvre et prostré, complètement apathique, dans son compartiment, il fut heureux qu'une jeune compagne de voyage, une domestique renvoyée qui se rendait à Berlin et le prit pour un veuf, se chargeât de ses enfants, et leur achetât même des babioles qu'elle payait de sa poche. À Berlin, son état empira au point qu'il dut, presque inconscient, être conduit à l'hôpital. Il y mourut cinq heures plus tard. La domestique, une certaine Leidner, qui n'avait pas prévu ce cas, n'avait pas lâché les enfants, mais les avait pris avec elle dans un hôtel meublé bon marché. Elle avait fait pour eux et pour le mort toutes sortes de frais ; en outre les malheureux mioches lui faisaient pitié, et c'est ainsi que, sans beaucoup de tête, car il eût mieux valu sans aucun doute mettre au courant Madame Hausmann restée chez elle et la faire venir, dès le même soir elle revint avec les enfants à Breslau. Madame Hausmann accueillit la nouvelle avec cette effrayante apathie qui est souvent le propre des gens déshabitués de voir leur situation prendre jamais un tour normal. La journée du lendemain fut employée par les deux femmes à l'achat de quelques articles de deuil bon marché, payables à tempérament. En même temps elles poursuivaient la liquidation du mobilier, bien que cela n'eût plus de sens désormais. Debout dans des pièces vides, chargée de boîtes et de valises, Madame Hausmann eut juste avant de partir une idée monstrueuse. La place qu'elle avait perdue en perdant son mari, n'était pas une minute sortie de sa pauvre tête. Il s'agissait de sauver cette place à tout prix : il ne fallait pas s'attendre à voir le destin renouveler une telle offre. Le plan qu'elle imagina au dernier moment pour sauver cette place était aventureux, mais non pas plus que sa situation n'était désespérée : elle voulait, au lieu de son mari et en se donnant pour un homme, occuper dans l'usine le poste de veilleur dont il s'agissait. À peine se fut-elle décidée qu'elle se dépouilla en hâte de ses hardes de deuil, prit, sous les yeux des enfants, dans une des valises entourées de ficelles, le costume du dimanche de son mari et s'en revêtit maladroitement, aidée par sa nouvelle amie qui, presque instantanément, avait tout compris. C'est ainsi que prit le train pour Mayence, à l'assaut, une fois de plus, de la place promise, une nouvelle famille composée du même nombre de têtes que précédemment. Ainsi de nouvelles recrues viennent combler les vides causés par le feu ennemi dans les rangs des bataillons.

Le délai dans lequel le détenteur actuel de la place doit prendre son bateau à Hambourg ne permet pas aux deux femmes de descendre à Berlin et d'assister à l'enterrement de Hausmann. Pendant que, sans personne pour l'accompagner, on l'emmène de l'hôpital pour le mettre dans la fosse, sa femme, revêtue de ses vêtements à lui, ses papiers à lui dans la poche, au côté de son ancien compagnon de travail, avec lequel elle s'est rapidement mise d'accord, fait son entrée à l'usine. Elle a passé encore un jour dans l'appartement du camarade de son mari à s'exercer, infatigablement, devant lui et devant son amie à elle - tout cela se passait d'ailleurs, après comme avant, sous les yeux des enfants -, à se donner la démarche, la façon de s'asseoir et de manger, ainsi que la façon de parler, d'un homme. Peu de temps s'écoule entre l'instant où la fosse reçoit Hausmann et celui où est occupée la place qui lui a été promise.

Ramenées à la vie, c'est-à-dire au travail productif, par un enchaînement de fatalités et de chances, les deux femmes, sous le nom de Monsieur et Madame Hausmann, menèrent avec les enfants leur nouvelle vie de la façon la plus prudente et la plus régulière. Le métier de veilleur dans une grande usine réclamait des qualités non négligeables. Les rondes de nuit à travers les cours de l'usine, les salles des machines et les entrepôts exigeaient endurance et courage, qualités que depuis toujours on appelle viriles. Le fait que Madame Hausmann satisfait à ces exigences - elle reçut même une fois, ayant appréhendé un voleur et l'ayant mis hors d'état de nuire (un pauvre diable qui

avait voulu voler du bois], un témoignage public de satisfaction de la direction - montre que le courage, la force physique, le sang-froid peuvent bel et bien être déployés par quiconque en est réduit au gagne-pain dont il s'agit, que ce soit un homme ou une femme. Dans l'espace de quelques jours cette femme se transforma en homme, de la même façon que l'homme, au cours des millénaires, est devenu un homme : par le processus de la production. Quatre années s'écoulèrent, au cours desquelles le chômage général s'accrut de tous côtés, mais qui laissèrent une relative sécurité à la petite famille, dont les enfants grandissaient. La vie intérieure privée des Hausmann n'avait éveillé jusqu'alors aucun soupçon chez les voisins. Mais il se produisit ensuite un incident qu'il fallut arranger. Le concierge de la maison venait souvent s'asseoir, vers le soir, chez les Hausmann. À trois, on jouait aux cartes. « Le veilleur » alors se carrait, en manches de chemise, la cruche de bière devant lui (tableau autour duquel, par la suite, les journaux illustrés firent un grand battage). Ensuite le veilleur allait faire son service et le concierge restait auprès de la jeune femme. Des relations intimes étaient inévitables. La Leidner, en une telle circonstance, eut-elle la langue trop longue, ou bien le concierge, par une fente de porte demeurée ouverte, vit-il le veilleur en train de se changer ? Toujours est-il que les Hausmann eurent à partir d'un certain moment des difficultés avec lui, en ce sens que les deux femmes durent faire des concessions financières à cet ivrogne, à qui, en dehors du logement, son emploi rapportait peu. La situation devint particulièrement difficile quand les voisins remarquèrent les visites que faisait Haase - c'était le nom de l'homme - aux Hausmann, et qu'en outre on se mit à discuter dans le voisinage sur le fait que « Madame Hausmann » portait assez souvent des restes de repas et de la bière en bouteille à la loge du concierge. Le bruit de l'indifférence du veilleur à l'égard de ce qui se passait chez lui et touchait son honneur se répandit jusqu'à l'usine et y ébranla momentanément la confiance qu'on avait en lui. Tous les trois furent forcés, pour ménager les apparences, de simuler une rupture. Toutefois l'exploitation des deux femmes par le concierge non seulement continua, comme bien on pense, mais ne cessa de prendre de plus grandes proportions. Un accident survenu à l'usine mit un terme à tout cela et projeta la lumière sur ce cas monstrueux.

Une explosion de chaudière s'étant produite une nuit, le veilleur fut blessé, non pas grièvement, mais assez cependant pour qu'on dût l'emporter sans connaissance. Lorsque Madame Hausmann reprit ses sens, elle se trouva dans une clinique pour femmes. Rien ne pourrait décrire son épouvante. Blessée à la jambe et au dos et entourée de pansements, secouée de nausées, mais en proie à une peur plus mortelle que celle que pouvait provoquer la possibilité d'une lésion osseuse, elle se traîna, à travers la salle où dormaient encore les patientes, jusque dans la chambre de la surveillante. Avant que celle-ci eût pu ouvrir la bouche - elle était en train de s'habiller, et le faux veilleur dut, par une réaction grotesque, surmonter d'abord la crainte, née de l'habitude prise, de pénétrer dans la chambre d'une femme à demi vêtue, ce qui n'est permis qu'à une personne du même sexe -, Madame Hausmann l'accabla d'adjurations, la suppliant de ne pas mettre la direction au courant de ce désastreux état de choses. Non sans compatir, la surveillante avoua à la désespérée, qui à deux reprises perdit connaissance, mais tint à continuer ses explications, que les papiers étaient déjà partis pour l'usine. Elle lui laissa ignorer que cette incroyable histoire s'était déjà répandue dans la ville comme une traînée de poudre.

Madame Hausmann quitta l'hôpital avec ses vêtements d'homme. Elle arriva chez elle dans la matinée et, à partir de midi, tout le quartier se rassembla dans le couloir de la maison et dans la rue devant la maison, et attendit le faux homme. Le soir, la police vint chercher la malheureuse et l'emmena au dépôt, pour mettre fin au scandale. Elle monta dans l'auto, vêtue encore de ses vêtements d'homme. Elle n'en avait pas d'autres.

Une fois au dépôt, elle lutta encore pour garder sa place, naturellement sans succès. Cette place fut donnée à l'un des innombrables candidats qui attendent qu'une vacance se produise et qui portent entre les jambes cet organe dont l'indication figure dans leur extrait de naissance. Madame Hausmann, qui ne voulait pas avoir à se reprocher de n'avoir pas tout tenté, a été, dit-on, pendant quelque temps encore, serveuse dans un établissement des faubourgs, au milieu des photos qui la représentaient en veilleur, jouant aux cartes en manches de chemise et buvant de la bière, et dont une partie avait été prise après le jour où elle avait été démasquée. Pour les joueurs de quilles, elle était une curiosité de foire.

Puis elle se perdit de nouveau, définitivement sans doute, dans cette armée où se comptent par millions ceux qui, pour s'assurer un modeste gagne-pain, sont contraints de se vendre, ou totalement, ou morceau par morceau, ou mutuellement, et d'abandonner en l'espace de quelques jours des habitudes séculaires qui ont pu paraître presque éternelles, et même, comme on voit, de changer de sexe, d'ailleurs le plus souvent sans succès, bref, qui sont perdus, et cela, si l'on s'en rapporte à l'opinion régnante, définitivement.

Annexe 3

Photos de buvettes / Bilder von Trinkhallen



CORPS ÉTRANGER

M. KARGE / M. LANGHOFF / F. CHATTOT / E. WION

ESPACE DES ARTS
Scène nationale Chalon-sur-Saône



CORPS ÉTRANGER

M. KARGE / M. LANGHOFF / F. CHATTOT / E. WION



CORPS ÉTRANGER

M. KARGE / M. LANGHOFF / F. CHATTOT / E. WION

ESPACE DES ARTS
Scène nationale Chalon-sur-Saône



CORPS ÉTRANGER

M. KARGE / M. LANGHOFF / F. CHATTOT / E. WION

ESPACE DES ARTS
Scène nationale Chalon-sur-Saône



CORPS ÉTRANGER

M. KARGE / M. LANGHOFF / F. CHATTOT / E. WION



CORPS ÉTRANGER

M. KARGE / M. LANGHOFF / F. CHATTOT / E. WION

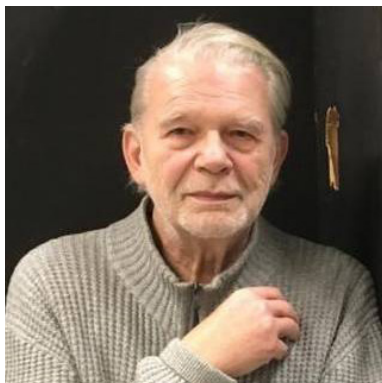
ESPACE DES ARTS
Scène nationale Chalon-sur-Saône



BIOGRAPHIES

MANFRED KARGE - dramaturge

© Brigitta Lamparth



Né en 1938, Manfred Karge est un metteur en scène, comédien et dramaturge allemand. Il fait des études théâtrales et rejoint en 1961 la troupe du Berliner Ensemble. Il y rencontre Matthias Langhoff avec qui il travaille sur de nombreux projets. Leur première mise en scène, *Le Petit Mahagonny* de Brecht est un triomphe. Parallèlement, il débute une grande carrière de comédien au cinéma et au théâtre. En 1969, Karge quitte le Berliner Ensemble, avec Langhoff, pour rejoindre la Volksbühne sous la direction de Benno Besson. Ils y mettent en scène, entre autres, *Les Brigands* de Schiller, *Le Canard sauvage* d'Ibsen, ou encore *La Bataille* de Müller. Puis les deux collaborateurs se séparent et Karge suit Peimann au Burgtheatre de Vienne. Entre temps, il s'est fait un nom comme écrivain et dramaturge grâce à des pièces comme *Max Gericke ou pareille au même*, *Cher Niembsch*, *Pièces sur le mur*, etc. En 1993, Karge quitte le Burgtheatre et prend à Berlin la direction de l'Institut de mise en scène de la Haute École de théâtre. En 2002, il quitte l'enseignement pour revenir au Berliner Ensemble, alors sous la direction de Peimann, comme acteur de la troupe.

MATTHIAS LANGHOFF – metteur en scène

© Matthias Steffen



« Né le 9 mai 1941 vers minuit à Zurich où mes parents sont exilés, d'un père communiste sorti d'un internement dans les camps de concentration de Börgermoer et de Lichtenburg et d'une mère juive d'origine italienne.

À l'âge de deux ans et demi, je perds mon grand-père adoré, Gustav Langhoff. Dès la fin de la guerre, je retourne en Allemagne avec mes parents et la famille s'installe dans la zone d'occupation britannique, puis peu après dans la zone soviétique qui devient par la suite République Démocratique Allemande. Je fréquente le système scolaire staliniste et me lie d'amitié avec Winfried Paprzycki. À travers cette amitié, et d'autres, j'apprends le mépris à l'égard des politiciens, quelles qu'en soient les couleurs.

En 1959 j'apprends le métier de maçon, seule profession pour laquelle j'obtiens un diplôme. En 1965, ma fille Anna naît de mon second mariage. En 1978 je quitte la R.D.A. pour des raisons politiques, mais avant tout par amour pour ma future femme. J'habite en R.F.A., en Suisse, et m'installe finalement à Paris avec ma femme et mes fils, Caspar et Anton. Après de longs et

fastidieux efforts, j'obtiens la nationalité française en 1995.

Je n'ai jamais souffert de graves problèmes de santé, à l'exception de deux hépatites virales et d'un foie légèrement endommagé. Aujourd'hui, comme retraité, avec ma santé, c'est un peu différent. »

BIOGRAPHIES (SUITE)

IRÈNE BONNAUD - traductrice

© Christophe Simon



Après des études en France et en Allemagne, Irène Bonnaud crée son premier spectacle aux Subsistances à Lyon et signe des mises en scènes remarquées au Théâtre Vidy-Lausanne (*Tracteur* de Heiner Müller, *Lenz* d'après Georg Büchner).

Metteuse en scène associée au Théâtre Dijon Bourgogne à l'invitation de François Chattot, elle assure la création française de *Music hall 56 / The Entertainer* de John Osborne, puis met en scène *Le Prince travesti* de Marivaux et *La Charrue et les étoiles* de Sean O'Casey.

Elle dirige la troupe de la Comédie-Française dans *Fanny* de Marcel Pagnol et met en scène les solistes de l'Atelier lyrique de l'Opéra national de Paris dans l'opéra-bouffe *les Troqueurs* d'Antoine Dauvergne et dans *Street scene* de Kurt Weill.

Artiste associée au Théâtre du Nord à Lille sous la direction de Stuart Seide, elle a créé notamment *Retour à Argos* d'après Eschyle, Nuruddin Farah et Violaine Schwartz, et *Conversation en Sicile* d'après Elio Vittorini. Traductrice de l'allemand et du grec ancien, elle a publié de nombreuses traductions, notamment de Sophocle, Euripide, Eschyle, Heiner Müller et Georg Büchner.

Elle est membre du comité allemand de la Maison Antoine Vitez-Centre International de Traduction Théâtrale.

Elle est également dramaturge et accompagne parfois le travail d'autres metteurs en scène comme Jean-François Sivadier, Cécile Pauthe ou Mathieu Bauer. Lors de la saison 2019-2020, L'Espace des Arts a accueilli sa dernière mise en scène, *Amitié*, d'après les textes d'Eduardo De Filippo et Pier Paolo Pasolini.

FRANÇOIS CHATTOT - comédien

© Vincent Arbellet



Ancien élève de l'École du Théâtre national de Strasbourg (1974-1977), François Chattot a montré une grande fidélité à quelques metteurs en scène, comme Jean-Louis Hourdin, Matthias Langhoff, Jean Jourdeuil & Jean-François Peyret, Irène Bonnaud. Il est ancien directeur du Théâtre Dijon Bourgogne, Centre Dramatique National (2007-2013). De 2004 à 2006, il est pensionnaire à la Comédie-Française où il crée *Place des Héros* de Thomas Bernhard avec Arthur Nauzyciel et *L'Espace furieux* de Valère Novarina. Il a joué sous la direction d'Irène Bonnaud dans *Tracteur* de Heiner Müller (Vidy-Lausanne / Théâtre de la Bastille), *Music-hall 56* de John Osborne (Théâtre Dijon Bourgogne / CDN de Montreuil) et plus récemment dans *Amitié* de Pier Paolo Pasolini et *Eduardo De Filippo* (Festival d'Avignon). Parmi les nombreux rôles de ces dernières années, on peut citer *Que Faire ?* de J.C. Massera mis en scène par Benoît Lambert, *Veillons et armons nous en pensée* avec Jean-Louis Hourdin, *Du Fond des gorges* avec Pierre Meunier, *Hölderlin*, *Lettre à sa mère*, mis en scène par J. Chemillier, deux pièces de Bernard-Marie Koltès mises en scène par Jacques Nichet au Théâtre de la Ville de Paris (*Le Retour au désert*, et *Combat de nègres*

et de chiens), *Allegria Opus 147*, de et mis en scène par Joël Jouanneau, *En attendant Godot*, de Samuel Beckett, mis en scène par Luc Bondy, et de nombreux spectacles avec Matthias Langhoff : *Mademoiselle Julie*, *La Mission* et *le Perroquet vert*, *Le Prince de Hombourg*, *Hamlet*, *La Duchesse de Malfi*, *Quartett*, *Cinéma Apollo*. Au cinéma, on a pu le voir notamment dans *Fifi Martingale*, de Jacques Rozier, *Adolphe*, de Benoît Jacquot, *Brice de Nice*, de James Huth, *L'Exercice de l'État* de Pierre Schöller, *Le Voyage au Groenland* de Sébastien Betbeder, etc.

EMMANUELLE WION - Comédienne

© DR



Après des études de lettres et arts du spectacle à l'université de Caen, Emmanuelle Wion entre à l'École du Théâtre National de Bretagne à Rennes dirigée par Jean-Paul Wenzel (1994-1997). Elle joue ensuite au théâtre sous la direction de Claire Lasne Darcueil (Mathurine dans *Dom Juan* de Molière, Nina dans *La Mouette* de Tchekhov, Irina dans *Les Trois sœurs* de Tchekhov), Matthias Langhoff (Cassandra dans *Femmes de Troie* d'après Euripide, Maria Antonovna dans *l'Inspecteur Général* de Gogol, Léna dans *Lenz*, *Léonce et Léna* d'après Büchner, Doña Rosita dans *Doña Rosita* de Lorca, Gertrude dans *Hamlet* de Shakespeare), Mathieu Bauer (*l'exercice a été profitable*, *Monsieur* d'après S. Daney), Jacques Lassalle (Charlotte dans *Dom Juan* de Molière), Muriel Mayette (Perdita dans *Un conte d'hiver* de Shakespeare), Alain Zaepffel (Élise dans *Esther* de Racine), Cédric Gourmelon (Antigone et Mégare dans *Cédipe et Hercule furieux* de Sénèque puis Yvonne dans *Tailleur pour Dames* de Feydeau) et Gilles Bouillon (Desdémone dans *Othello* de Shakespeare, Roxane dans *Cyrano de Bergerac* de Rostand, Varia dans *la Cerisaie* de Tchekhov). En 2019, Emmanuelle Wion joue sous la direction de Frédéric Sonntag dans une adaptation de la pièce *Les Revenants* d'Henrik Ibsen. Emmanuelle Wion travaille avec le Panta Théâtre de Caen dans le cadre du festival « Écrire et Mettre en Scène Aujourd'hui » et dirige régulièrement des master-classes au conservatoire de Caen.

CONTACTS

Espace des Arts, Scène nationale Chalon-sur-Saône

PRODUCTION ET DIFFUSION

Nicolas Royer
Directeur
03 85 42 52 00

Thierry Pilliot
Directeur adjoint / administrateur
thierry.pilliot@espace-des-arts.com
03 85 42 52 14 | 06 83 16 47 16

Stéphanie Liodenot
Chargée de production / diffusion
stephanie.liodenot@espace-des-arts.com
03 85 42 52 09 | 06 34 39 41 72

COMMUNICATION

Emilie Perricaudet
Attachée à la communication
emilie.perricaudet@espace-des-arts.com
03 85 42 52 17

PRESSE LOCALE

Aude Girod
Responsable communication - presse
aude.girod@espace-des-arts.com
03 85 42 52 49

PRESSE NATIONALE

AGENCE DE PRESSE SABINE ARMAN
Sabine Arman - 06 15 15 22 24
sabine@sabinearman.com
Pascaline Siméon - 06 18 42 40 19
pascaline@sabinearman.com

